

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 17 (1929)
Heft: 4

Artikel: Fribourg à la fin du XIXme siècle : d'après deux romans de Mlle Marie Sciobéret [suite]
Autor: Barrault, Serge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817340>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

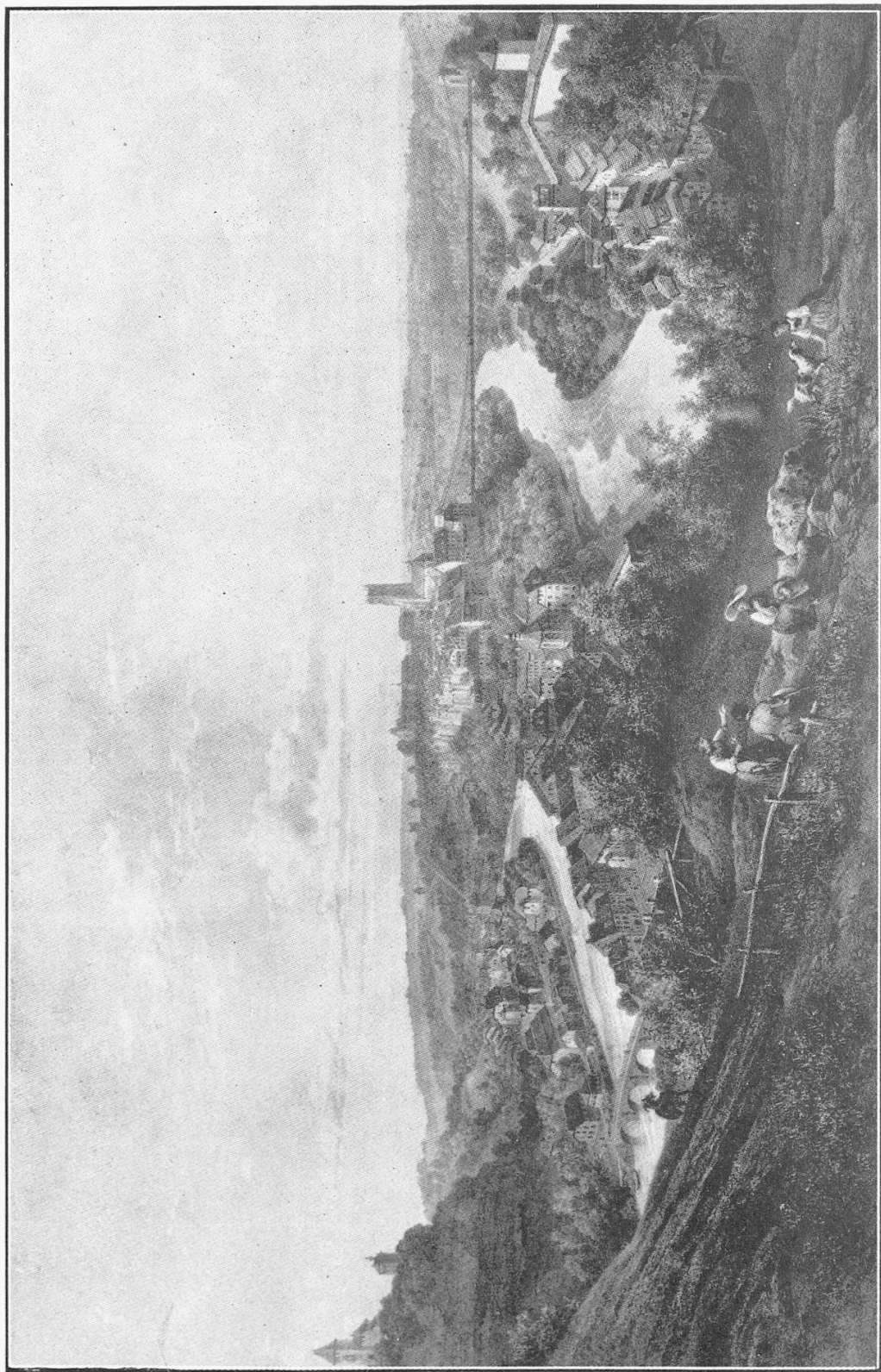
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Fribourg. vue générale. — Gravure de Deroy. Si l'on fait abstraction des personnages romantiques du premier plan, cette vue, qui date de 1860 environ, représente Fribourg tel qu'il était encore un peu avant 1900, quand les collines n'avaient pas de maisons. (Bibl. cant. et univ.)

ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG

XVII^{me} Année

N^o 4

Juillet-Août 1929

oooooooooooooooooooooooooooo ooooooooooooooooooooooooooooo

FRIBOURG A LA FIN DU XIX^{ME} SIÈCLE, D'APRÈS DEUX ROMANS DE M^{LLE} MARIE SCIOBÉRET

par SERGE BARRAULT,
professeur à l'Université.

(Suite)

Quant au panorama de Fribourg, M^{lle} Sciobéret qui écrivait au loin, a peint la vision intérieure de son souvenir plutôt que la réalité. Si nous pensons à une personne, nous la voyons avec toutes les chambres de sa maison et son jardin; nous imaginons une ville avec toutes ses parties ensemble. Le souvenir est comme une superposition de photographies différentes, une ubiquité intellectuelle. Or, du haut du Gambach, on ne peut voir ni la ville basse ni la Sarine. Inexactitude géographique, fidélité du cœur.

Miséricorde.

Nous descendons du Pré de l'Hôpital jusqu'à la route de la Chassotte et nous allons entrer dans Fribourg par cette route et la barrière de Miséricorde. A cette époque, depuis l'étang du Jura jusqu'au passage à niveau, des champs — sauf la *maison Glasson* qui abrite encore son air de rustique noblesse là où le trottoir de la route s'élargit en place sous les marronniers, puis la *Villette*, maison de

marbrier toute proche de la voie ferrée et du cimetière, et qui porte encore sur sa façade, restées visibles sous la peinture, quelques grandes lettres noires, vestige de l'inscription : MARBRERIE DE LA VILLETTE. Des religieuses, les Dames du Cénacle, s'établirent il y a vingt-cinq ans dans l'ancienne marbrerie, et achetèrent les deux villas contiguës, bâties vers 1896 et reliées entre elles au premier étage par un paravent de verre ; puis elles bâtirent, entre les deux villas et l'ex-marbrerie, leur conciergerie et leur chapelle. Les beaux peupliers s'élevaient déjà au bord de la route. Venant de la Chassotte, en arrivant à la barrière, on avait donc la marbrerie à gauche et le cimetière à droite.

Cette route au milieu des champs, ces arbres, cette arrivée, les voici. Nous suivons Eugénie Guerra, qui vient d'enlever la fillette de la Comtesse de Montsalvens.

« Cependant, devant les efforts du soleil, le brouillard s'amincissait, laissait transparaître le bleu du ciel.

« Des peupliers s'alignaient en file, encore raidis, semblait-il, par le froid de la nuit. Leurs feuilles jaunes pendaient, alourdies par les gouttes brillantes qui se massaient à leurs pointes pour tomber, avec un léger crépitement, sur l'épaisse couche de feuilles mortes allongée de chaque côté de la route, où elle formait un large ruban d'or mat, bordant les champs fraîchement retournés. Sur le flanc des molles, les coupures du soc miroilaient, lisses et brillantes, et glaçaient d'un reflet d'argent la teinte brune de la terre.

« La brume disparaissait graduellement, absorbée par l'atmosphère. Elle découvrait les croix du cimetière, des toits, des clochers ¹. »

Ici, nous quittons la criminelle pauvre ; et c'est le jeune docteur Paul Corbières, neveu du chanoine, qui va nous faire visiter l'ancien cimetière.

« Charlotte se tenait debout près de la tombe de son père. Autour d'elle les accacias, dont les feuilles se détachaient pour

¹ *La Voix du sang*, Bibliothèque Universelle, tome XXV, page 70.

venir sans bruit joncher le sol, semblaient pleurer des larmes d'or. Il faisait une de ces chaudes et lumineuses journées qui sont un dernier sourire de l'été mourant à la terre. Les clochettes des troupeaux descendus de la montagne, qu'on entendait tinter dans les prairies d'alentour, avaient l'air de sonner le glas des beaux jours à leur déclin.

« Le craquement d'une branche morte fit retourner la jeune fille ; Paul s'avavançait vers elle et arriva juste à temps pour la recevoir dans ses bras, car elle défaillait sous le choc de la surprise.

« ...Silencieusement, ils quittèrent le cimetière...

« ...Et tandis qu'ils se promenaient à pas lents sur la route, entre les grands marronniers dorés par l'automne, le malheureux qui s'était sacrifié pour les réunir savait-il que sa mort n'avait pas été inutile, et que son dernier souhait était accompli ? ¹ »

La route par où s'en reviennent Paul et Charlotte, est l'allée qui longe le chemin de fer ; mais les arbres qui l'abritent sont des ormes. Les troupeaux dont on entend les clochettes paissent dans le pré de l'Hôpital, dans les prairies qui couvraient alors le Gambach et le terrain des chrétiens-sociaux.

* * *

Le quartier des Places.

Nous passons la barrière de Miséricorde et, par la rue de l'Hôpital, nous arrivons aux Places.

L'*Alberlinum*, où logent les Dominicains, professeurs à la Faculté de Théologie, était alors le *Grand Hôtel* de Fribourg. Sur le côté, à la place du convict, on voyait le *Strambino*, salle de gymnastique transférée, depuis, aux Grand'Places, près du vieux café.

Les Ursulines occupaient depuis longtemps leur monastère actuel. Le bâtiment était peint en jaune. Les arbres

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XV, pp. 78-79.

du terrain, qui allait être la place de la Poste, venaient jusqu'à l'endroit du baromètre.

Nous trouvons un souvenir de ce temps dans ces lignes de M^{lle} Sciobéret :

« Au sortir de table, il (le marquis Pierre de Cabanès, jeune capitaine français, interné de 1871) se tenait, avec un groupe d'officiers, sur le péristyle de l'hôtel et regardait les promeneurs au gai soleil.

« ...Machinalement, il regarda de ce côté et il vit s'avancer sur la route ensoleillée (la rue de l'Hôpital), le comte d'Everdes, appuyé au bras de sa filleule...

« Puis, quand il les vit près de disparaître au tournant du couvent qui dresse à un des angles de la place sa façade jaune ornée d'une statue de la Vierge¹, sous prétexte d'emplètes à faire, il s'éloigna à la hâte, de crainte qu'un de ses compagnons ne voulût se joindre à lui². »

La rue de Lausanne.

Avec le capitaine français, suivons M. et M^{lle} d'Everdes. Ils descendent la rue de Lausanne.

« La rue, longue et étroite, était bâtie perpendiculairement à la pente du terrain, de sorte que, dans la rangée de droite, les maisons se trouvaient dans la position de chiens assis sur la première marche d'un escalier et dont les pattes de devant reposeraient à terre.

« Des toits, le dégel faisait tomber de grosses gouttes qui trouaient la neige amoncelée au bord des trottoirs étroits. La rue, en bas, s'élargissait en une place irrégulière, toute bossuée...³ » C'est la fin de la rue de Lausanne et le commencement de la place du Tilleul, devant la maison Antoine Comte et la pâtisserie Krachbelz.

¹ En réalité, une statuette d'évêque. M^{lle} Sciobéret a pu confondre avec la statue de la Vierge, dominant la porte de la chapelle de l'Hôpital des Bourgeois, rue de l'Hôpital.

² *La Voix du sang*, Bibl. Univ., t. XXV, p. 560.

³ *Ibid.*, p. 561.

Déjà, on avait la coutume d'exposer les tableaux, peints par les artistes de la ville, à la vitrine d'un magasin de cette rue passante. On choisissait volontiers la librairie Josué Labastrou. C'est ce que fait Gardy, le père de Charlotte. Il achève le portrait du défunt chanoine Corbières.

« Le portrait était presque fini ; rien à y modifier : il avait l'approbation d'Eulalie (la servante). Bientôt, il allait quitter l'atelier pour la vitrine du libraire de la rue de Lausanne¹. »

Aujourd'hui, les tableaux sont généralement présentés à la devanture de la maison Leibzig, fabrique de meubles, en face, — sans parler des magasins des autres rues, car l'usage s'est étendu.

La Place du Tilleul.

Rejoignons l'officier français, que nous avons laissé au bas de la rue de Lausanne, suivant à pas lents le vieux comte et la jeune fille. Il contemple l'Hôtel-de-Ville, puis à droite, la pente de Grand'Fontaine et des escaliers du Court-Chemin, à gauche la place horizontale des Ormeaux.

« La rue, en bas, s'élargissait en une place irrégulière, toute bossuée. La terre, restée humide, mettait autour des petits pavés ronds des cercles plus foncés qui ressemblaient aux alvéoles de plomb noirci où s'enchassaient les carreaux grisâtres des vieux vitraux. D'un côté, la place s'étendait presque à plat jusqu'à l'hôtel de ville, un vieil édifice flanqué d'une tour d'horloge ; de là un de ses pans, bordé d'un escalier couvert, s'abaissait, par une pente invraisemblablement raide, vers une autre partie de la ville, enfouie si profondément, que ses cheminées et ses toits arrivaient au niveau du pavé. L'autre pan s'étalait en une promenade plantée d'arbres, séparée par la chaussée d'une rangée de maisons que longeaient M. d'Everdes et la jeune fille². »

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XIV, p. 54.

² *La Voix du sang*, Bibl. Univ., t. XXV, pp. 561-562.

La chaussée est celle de la rue du Tilleul, dont les deux promeneurs occupent le trottoir, se dirigeant vers St-Nicolas. L'escalier couvert est la partie des escaliers du Court-Chemin qui passe sous une voûte. M^{lle} Sciobéret a allongé la longueur de cette voûte dans son souvenir ! Du bas de la rue de Lausanne, on pouvait voir les escaliers, parallèles à la rue de la Grand'Fontaine, qui n'était pas alors séparée de la place du Tilleul par la balustrade du boulevard des Alpes.

Nous arrivons justement à cette question.

Elle est posée par ce passage de M^{lle} Sciobéret :

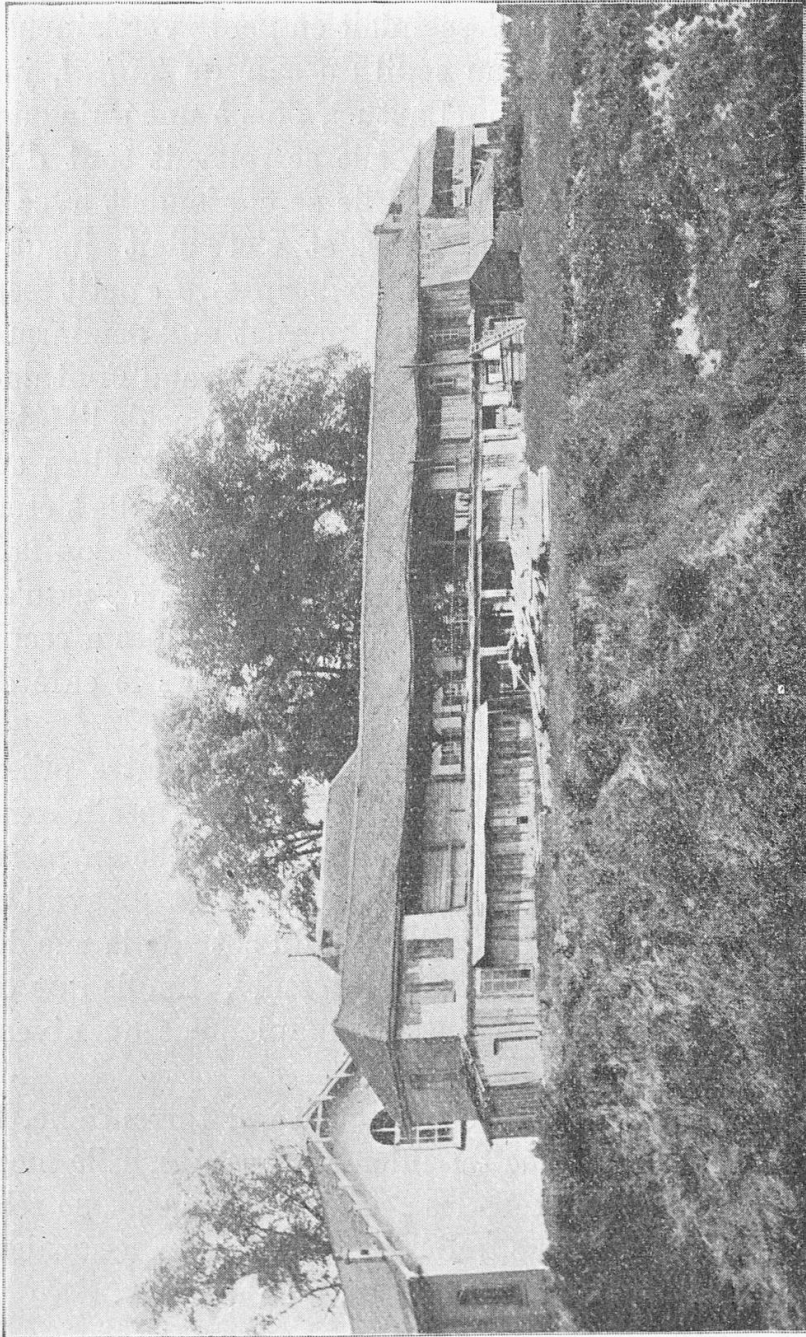
« *Enfin, à l'endroit où la rue [de Lausanne] débouche sur la place dont le fameux tilleul planté le jour de la bataille de Morat occupe le centre, il (Anatole Chassot) s'arrêta et dit en montrant d'un geste engageant le café du Tilleul, qui forme un des angles de la place : Monsieur Gardy, peut-on vous offrir un verre ?...¹* »

M^{lle} Sciobéret écrit : au coin de la place. Aujourd'hui, le café n'est plus au coin de la place. Or, le café n'a pas bougé, l'enseigne ovale balance encore son petit arbre vert peint sur un décor rose ; elle est toujours la même, et à la même place. Donc, c'est la place qui a changé.

Adossons-nous au tilleul de Morat, face au boulevard des Alpes, de manière à avoir l'Hôtel-de-Ville à notre gauche et la maison du docteur Bonifazi à notre droite. Le boulevard des Alpes arrive en pente rapide vers le tilleul, et il s'allonge entre deux rues qui descendent en sens inverse de sa pente, à lui : — la *rue de Grand'Fontaine* qui passe au pied de la balustrade où, volontiers, s'accourent les gendarmes près du poste de police, et qui descend à la ville basse ; — le *tronçon de la rue des Alpes* qui part du tilleul, plonge d'abord jusqu'au café du *Tilleul*, entre la maison Bonifazi et la balustrade du boulevard, et qui remonte brusquement et durement jusqu'à la fontaine, devant la banque Uldry. — Ces deux rues (Grand'Fontaine

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XIV, p. 483.

et rue des Alpes), presque parallèles, et dont la pente est opposée à celle du boulevard des Alpes qu'elles encadrent,



L'ancien Stand, à l'extrémité des Grand'Places.
On aperçoit, derrière, le gymnase actuel et le toit de l'auberge.

ces deux rues communiquent, sous le boulevard, par un petit tunnel si bien qu'un homme, remontant de la basse ville et voulant gagner l'entrée de la rue de Lausanne

sans faire le détour en passant devant le tilleul, peut prendre en raccourci par ce tunnel. — Or, à la fin du XIX^{me} siècle, le boulevard des Alpes n'existait pas. Il fut inauguré en 1909. La rue des Alpes descendait en pente vertigineuse, depuis la fontaine, jusqu'au seuil du café du *Tilleul*, jusqu'au niveau du sol du tunnel actuel, puis à une quinzaine de mètres du tilleul de Morat, elle se relevait tout d'un coup jusqu'à l'arbre vénérable. Elle se confondait avec le haut de la rue de Grand'Fontaine, et s'étendait jusqu'à la balustrade (où s'accourent les gendarmes). Le petit escalier annexé à la balustrade, et qui permet aux gendarmes de descendre directement dans la rue de Grand'Fontaine, cet escalier (qui descend aujourd'hui de la place de l'Hôtel-de-Ville à la rue de Grand'Fontaine) descendait alors sur la place du Tilleul, beaucoup plus large, puisqu'elle s'étendait de la balustrade des gendarmes à la maison Bonifazi, et beaucoup plus longue, puisqu'elle s'étendait jusqu'au café du *Tilleul*. L'arrivée du boulevard des Alpes a reculé la place jusqu'au tilleul de Morat. Mais alors le café du *Tilleul* était bien au bord de la place.

Le tilleul de Morat était soutenu par quatre piliers (aujourd'hui par trois, car le boulevard des Alpes a exigé le sacrifice d'un pilier) et entouré d'une margelle en pierre où les Fribourgeois romantiques s'asseyaient, et qui avait eu jadis trois degrés, ou quatre. L'arbre, du côté de la rue des Alpes, paraissait encore sur un piedestal¹, tandis que du côté des Ormeaux, il se montrait simplement au niveau horizontal du sol.

Confluent de deux rues à la pente si torrentielle, la place du Tilleul était donc terriblement bossuée. Elle montait et descendait dans tous les sens, elle plongeait, se relevait. Deux petits escaliers, reliés par une rampe, assuraient les communications aux endroits les plus inégaux.

* * *

¹ ZEMP, ouvrage cité, planche I.

La collégiale St-Nicolas.

La brusque apparition de l'église, quand on a tourné le coin de la rue du Tilleul, surprenait plus encore peut-être à la fin du XIX^{me} siècle, parce qu'à l'emplacement de la Banque d'Etat se dressait une grande maison à quatre ou cinq étages, aux angles durs, aux quarante régulières fenêtres rectangulaires, tandis que la banque arrondit les formes de son architecture comme pour laisser couler le regard. Cette maison renfermait le convict Canisianum, la Banque populaire, le Cercle radical.

Au côté nord de St-Nicolas, l'Ecole des filles, primaire et secondaire, occupait le bâtiment qui est devenu la Maison de Justice. La Justice occupait alors une vieille petite maison, serrée entre l'hôtel des Merciers et l'Ecole des filles, petite maison qui fut détruite, remplacée par une haute grille et un jardin, sur lequel on a bâti, depuis peu, l'annexe actuelle de la Maison de Justice. L'Ecole des filles, laissant la place aux tribunaux, s'était établie au Gambach.

Le capitaine Cabanès arrivait par la rue du Tilleul.

« Soudain, il eut un involontaire recul de surprise. A un détour de la rue, une grande masse sombre se dressait : la vieille cathédrale gothique de St-Nicolas. Elle figurait un gigantesque monstre marin échoué là, et les maisons rangées le long de ses flancs, les vagues refoulées pour lui faire place.

« Le vieillard et son guide venaient d'entrer dans un bâtiment à gauche de l'église, et qui portait sur sa façade : Ecole des filles ¹. »

Dans le petit clocheton en flèche posé sur l'abside de l'église, sur le bout du toit, au-dessus du maître-autel, une cloche parfois s'agite. C'est la cloche de l'agonie. Elle méritait son nom, il y a trente ans. On la sonnait quand un malade allait rendre le dernier soupir. Mais parfois le malade guérissait, ou se ranimait pour quelques jours. A présent, on ne tire la corde qu'après la mort accomplie.

¹ *La Voix du sang*, Bibl., Univ. t. XXV, p. 562.

Mais la cloche a gardé son nom. Le casier, où l'on épingle les bulletins annonçant les morts et les recommandant aux prières, n'a pas changé de place sous le portail.

« En ce moment une cloche tintait. »

— *L'agonie, dit M^{me} Crézot.*

— *Si nous allions voir le billet ? proposa Augusta ; sûrement, c'est pour le chanoine.*

Elles arrivèrent bientôt sous le grand portail de St-Nicolas, où est affiché, dans une case grillée, le nom du trépassé pour lequel on sonne le glas. Augusta ne s'était pas trompée¹. »

A l'intérieur de la collégiale, les trois grandes verrières qui s'élèvent derrière le maître-autel, étaient garnies des fragments de vitraux rendus en 1927 à l'abbaye d'Hauterive. Les bas-côtés ne flamboyaient pas encore : ils attendaient les vitraux de Mehoffer. Le premier fut posé en 1896, près de l'autel du Saint-Sacrement : c'est celui qui représente les quatre apôtres, Pierre, Jean, Jacques et André.

M^{lle} Sciobéret nous décrit avec amour le chant des célèbres orgues de Mooser, qui auront cent ans en 1934, et principalement l'exécution, en concert d'orgues, du fameux *Orage de Vogt*.

« Il faisait nuit... Comme elle passait devant St-Nicolas, elle vit le portail entr'ouvert : elle entra. Des pas résonnaient dans la grande église noire, à la tribune de l'orgue une lumière brillait, et bientôt des accords puissants montèrent sous la voûte. Charlotte s'assit et laissa sa pensée s'engourdir, comme au bord d'un torrent on s'hypnotise à écouter l'eau rouler sur les cailloux. »

« Brusquement, elle sortit de sa torpeur. L'orgue, avec un son de cornemuse, modulait le Ranz des vaches, cette mélodie simple, mélancolique et lente, qui est comme la voix de la montagne. Elle évoque la poésie des hautes cimes dans l'air calme du soir, quand elles rougissent sous le dernier baiser du soleil, tandis qu'à leur pied, sur leurs flancs, les grands sapins se drapent d'ombre et de brume, que ça et là des feux s'allument, faisant songer à des étoiles tombées. »

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XIII, p. 483.

« Elle prit un à un tous les souvenirs que la mélodie montagnarde faisait vibrer en elle et se les enfonça dans le cœur avec une âcre volupté. Ses larmes coulèrent si tristes, si douloureuses d'abord, qu'elles lui semblaient de sang, puis abondantes et plus faciles, rosée bienfaisante qui soulage et détend. Elle pleura longtemps, tandis que l'orgue déchaînait dans la vieille église le fracas d'une furieuse tempête. Mais bientôt le tonnerre gronda moins fort, ses derniers roulements se perdirent dans le lointain. La phrase mélancolique reprit : signal du pâtre à un compagnon éloigné, action de grâces d'un cœur échappé à la tourmente, rayon d'espoir qui luit après l'orage. Et Charlotte entrevit une vie nouvelle...¹ »

L'église des Cordeliers.

Les personnages de M^{lle} Sciobéret, du moins dans l'un de ses romans, passent devant l'église Notre-Dame, allant de St-Nicolas aux Cordeliers. C'est que St-Nicolas était le sanctuaire cantonal et que la chapelle de Notre-Dame des Ermites, dans la grande église des Cordeliers, était à Fribourg, il y a trente ans, comme un pèlerinage intérieur, une représentation d'Einsiedeln.

Quand on savait qu'un malade refusait de voir le prêtre ou avait perdu connaissance, ou si la cloche de l'agonie sonnait, les dames de Fribourg allaient prier à la chapelle de Notre-Dame des Ermites. Elles tâchaient d'être neuf, pour honorer le nombre des Anges. Si elles n'étaient que trois ou quatre, elle raccolaient six ou cinq fillettes, à la sortie de l'Ecole secondaire installée dans la Maison de Justice.

Puis, quittant l'église des Cordeliers, le groupe allait voir le casier des morts à St-Nicolas.

Cette intercession prouvait la foi chrétienne des habitants. Mais des dévotes y mettaient quelque superstition.

« Quand Charlotte pénétra dans la chapelle, où neuf bougies fichées sur des pointes de fer brûlaient devant l'image

¹ Ibid., t. XV, pp. 67-68.

de la Vierge, les sept dames recrutées par sa tante, celle-ci et sa fille, attaquaient leur seconde dizaine de chapelet. Elle ne pouvait, sous peine de frapper leurs prières d'inefficacité, augmenter de sa présence ce nombre fatidique de neuf. Elle s'agenouilla donc dans un coin...¹ » Et la jeune fille qui éprouve bien souvent la méchanceté de sa tante, regarde sans édification « *ses grands bras raidis* », c'est-à-dire tendus en croix à la manière franciscaine, — en usage à Fribourg, — geste majestueux des nombreux tertiaires de la ville, odieux chez une bigote sans charité.

* * *

La basse ville.

M^{lle} Sciobéret n'a pas eu l'occasion de nous décrire souvent la basse ville. Elle nous a peint seulement la place du Gotteron, près du pont couvert qu'on appelle le pont de Berne et du grand rocher percé par où l'on voit Lorette.

« *Eugénie* (qui a volé le bébé) regardait autour d'elle indécise, découragée, lorsqu'elle découvrit enfin le gîte tant cherché, mystérieux et abrité à souhait : la dernière maison de la place, une masure en bois humide et noire, isolée, très en arrière des autres habitations. On y arrivait par trois marches dont les pierres disjointes s'écartaient pour livrer passage à des touffes de pissenlits. Les rochers surplombaient à pic, luisants d'humidité, verdissant par des plaques de mousse.

« A quelques pas de là, ils se trouvaient d'une baie naturelle encadrant un bout de paysage que l'éloignement estompait de teintes de pastel, fondues et douces : une petite chapelle solitaire, toute blanche, assise dans la masse sombre des arbres d'où son clocher s'élançait sur le ciel pâle. Cette apparition dans cet entourage sinistre faisait songer aux souvenirs attendris de prière autrefois apprise sur les genoux d'une mère qui viennent parfois luire dans une âme inténébrée de crimes.

« D'un rapide coup d'œil, *Eugénie* s'assura que la place

¹ *Ibid.*, t. XIII, p. 481.

était déserte, les habitants rentrés sans doute pour le repas de midi, puis elle frappa à la porte.

« Une vieille femme goîtreuse, à face d'ivrogne, parut à une fenêtre du rez-de-chaussée, et, sur sa demande, la fit entrer ¹ . »

On le voit. Dans ce tableau de faubourg montagnard, M^{lle} Sciobéret n'a pas oublié le goître, si fréquent chez les gens du peuple.

Cette entrée de ravin, où la ville et le roc se confrontent, devient particulièrement terrible sous un ciel menaçant.

« La chaleur avait été accablante et un orage formidable se préparait.

« La place, enserrée entre les rochers sombres et le ciel de plomb, était sinistre. De loin en loin un éclair jetait sa lueur blafarde et rapide. Un roulement sourd longeait la crête des rochers puis s'éteignait. Tout retombait dans le silence. On eût dit un fauve dont la colère prélude par des rugissements entrecoupés d'accalmies, pendant lesquelles il se repaît de la terreur d'une victime qui ne peut lui échapper.

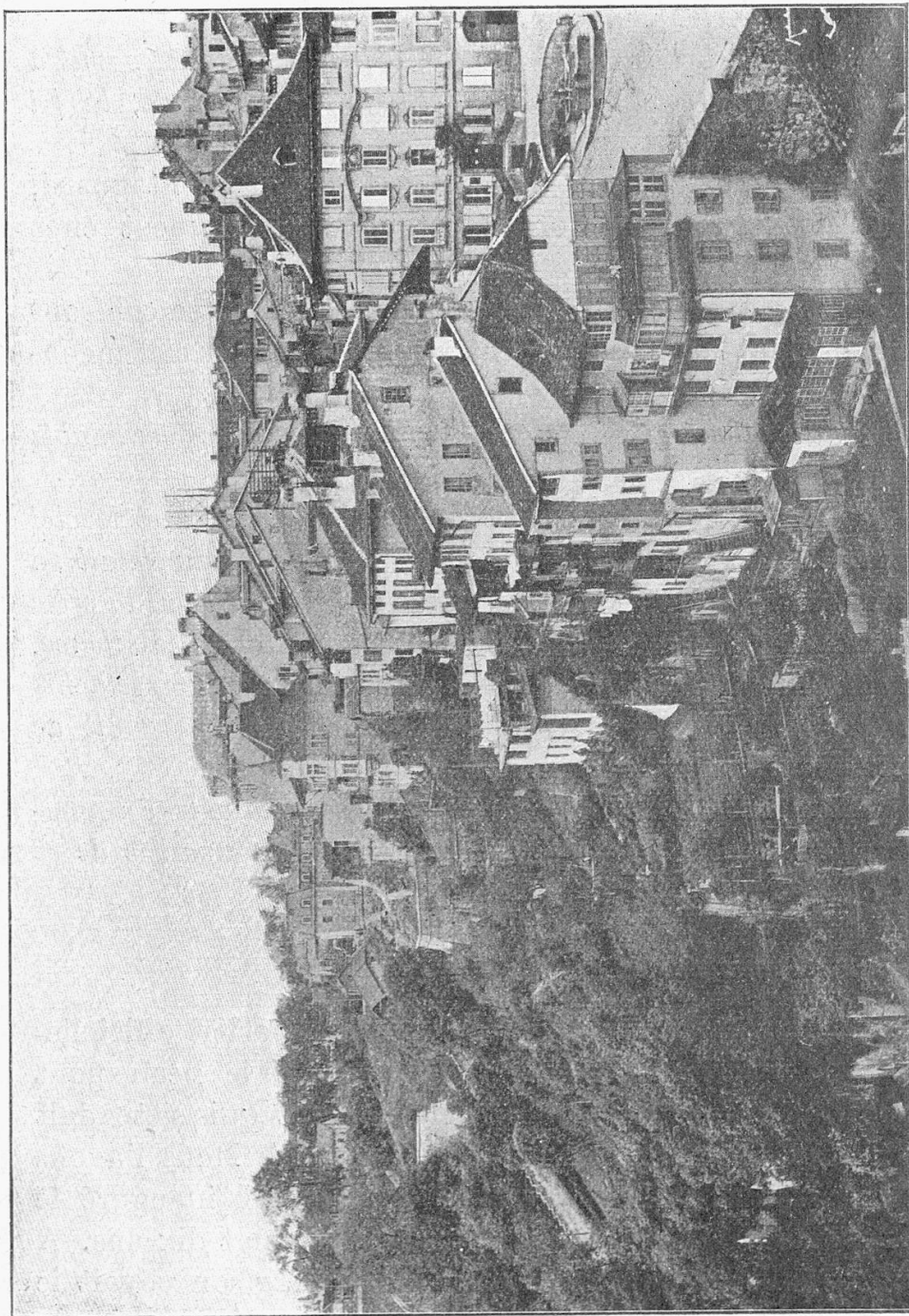
« Les rues désertes, les maisons closes, les arbres immobiles, tout semblait paralysé dans l'attente épouvantée de ce qui allait arriver ² . »

Les Ponts suspendus.

Le pont du Schœnberg ou, pour parler officiellement, le *Pont de Zæhringen*, était alors le beau pont suspendu, établi par Chaley en 1834, et qui s'étendait sur la Sarine entre deux arcs-de-triomphe. Nous l'avons vu disparaître, remplacé par le pont actuel inauguré le 16 novembre 1924. Il avait duré quatre-vingt-dix ans. A son extrémité, déjà, du côté du Schœnberg, on voyait le petit café, avec sa façade à colonnes, sa terrasse sur la falaise de la rivière et les petites fenêtres presque carrées

¹ *La Voix du sang*, Bibl. Univ., t. XXV, p. 71.

² *Ibid.*, p. 79.



Les jardins suspendus remplacés par le boulevard des Alpes.

du premier étage. On le voit sur des gravures d'il y a plus de soixante ans. Plus loin, nulle maison. Le grand Schœnberg se dressait avec ses prairies, ses bois, sans même laisser

voir, au promeneur arrivé à son pied, ses quelques habitations rustiques retirées en arrière sur son dos.

La route de Bourguillon, entre le premier pont suspendu et l'autre, ne côtoyait pas un seul bâtiment, sauf l'atelier en bois construit auprès du sentier qui monte à la Tour Rouge.

Le *Pont du Gotteron* n'a pas changé. Dans la gorge, les scieries que nous connaissons travaillaient déjà.

En racontant le suicide du peintre Gardy, M^{lle} Marie Sciobéret nomme les deux ponts et décrit le second, avec la vue sur le précipice et la vue sur Fribourg.

C'est la nuit.

« Il arriva au pont suspendu, désert à cette heure, et le traversa rapidement. Bientôt il atteignit le second pont, tendu au-dessus d'une gorge étroite, profonde, hérissée de gros rochers et peuplée seulement de scieries, immobiles à cette heure. Il n'avait qu'à se précipiter de l'endroit où la route rejoint le pont. On dirait que, dans l'obscurité, l'ivresse aidant, le pied lui avait manqué. Et pour donner plus de corps à cette supposition, pour laisser au moins un indice qui pût diriger les recherches et les empêcher de se trop prolonger, il entra dans une auberge isolée au bord de la route et se fit servir un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avala d'un trait. »

« En sortant, il entendit la cabaretière, qui le connaissait, dire à son mari :

— Ah bien ! il a encore son compte ce soir. Sa fille aura bien du plaisir quand il rentrera.

« Oui, elle en aura, je l'espère bien, tout le reste de sa vie », murmurait-il en pressant sa marche, comme s'il avait hâte d'être au but.

« Enfin, il s'arrêta. Le ciel n'était qu'une houle de gros nuages noirs dont les bords, éclairés par la lune, ressemblaient à une frange d'écume. De la ville, on ne distinguait que des masses et des lignes plus sombres irrégulièrement piquées de points lumineux. Un vent froid s'élevait et de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber.

« Alors seulement il osa envisager en face ce qu'il allait faire, et le cœur lui manqua.

— *Allons, du courage ! dit-il tout haut. C'est pour son bonheur.*

« Il regarda autour de lui, recula de quelques pas, prit son élan et, tête baissée, se précipita dans le gouffre¹. »

Ajoutons, après cette page si réussie, que l'auberge où Gardy était entré, est imaginaire. Il n'y a jamais eu d'auberge à cet endroit. Je le tiens de l'auteur. Avec raison, M^{lle} Sciobéret a inventé celle-ci pour les besoins de l'action.

* * *

Bourguillon.

M^{lle} Sciobéret ne parle jamais de Bourguillon, illustré cependant au XVI^{me} siècle par les pèlerinages quotidiens de saint Pierre Canisius. En cas de neuvaine, on va aux Cordeliers, prier, comme nous l'avons vu, dans la chapelle de Notre-Dame des Ermites. Décrivant une commode recouverte de statuettes représentant les saints préférés des Fribourgeois, M^{lle} Sciobéret ne nomme pas Notre-Dame de Bourguillon.

« Le dessus de sa commode semblait une succursale terrestre du paradis. Le Sacré-Cœur, Notre-Dame des Ermites, saint Joseph, saint Nicolas et en arrière le bienheureux Père Canisius et Nicolas de Flue s'y rencontraient, caricaturés et amoindris de la meilleure foi du monde et dans les intentions les plus louables. Jadis Agathe, agenouillée devant sa commode, s'abîmait en longues oraisons ...² »

Agathe aurait aujourd'hui sur son meuble la statuette de Notre-Dame de Bourguillon. Tous les habitants de Fribourg ont dans leur maison cette statuette, ou un tableau ; ils en ont l'image dans leur livre de messe. On monte chaque jour au sanctuaire, dont la route n'est jamais déserte. Les dimanches, surtout aux fêtes, on dirait

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XV, pp. 72-73.

² *La Voix du sang*, Bibl. Univ., t. XXV, p. 291.

une procession ; la foule, pressée dans la chapelle, empêche d'en ouvrir la porte.

J'ai interrogé M^{lle} Sciobéret. — « Bourguillon alors ? me répondit-elle. C'était aussi loin que l'Amérique. »

Dans l'église de Bourguillon, à la fin du XIX^{me} siècle, le dallage à l'abandon basculait sous les pieds. A entrer, on risquait une entorse. La statue de la Vierge était posée sur un petit autel, à l'entrée du chœur, du côté de l'évangile, celui qui porte aujourd'hui la statue du Sacré-Cœur. Le centre de l'autel principal, où se dresse la Madone illuminée, était occupé par le tableau de l'Assomption, suspendu maintenant au mur du chœur, du côté de l'épître. On ne savait plus quelle était la statue miraculeuse. Officiellement, on visitait la sainte colline une fois l'an.

La renaissance du pèlerinage ne date que de vingt ans. Le 24 mai 1908, M. Aloïs Comte, d'abord vicaire à la collégiale, nommé recteur, monta prendre possession de la cure de Bourguillon. La neige, malgré le printemps, couvrait la côte, chargeait les feuillages, blanchissait tout l'horizon, accueil virginal et symbolique à ce jeune prêtre qui avait pour patron saint Louis de Gonzague et qui allait réveiller le culte ancien. M. Comte restaura généreusement le sanctuaire. La Sainte Vierge fut placée sur le maître-autel en 1915, et couronnée solennellement sur la place de la Grenette au mois d'octobre 1923, par les mains de Mgr Besson. Son passage en ville, sa station à l'intérieur de la collégiale, furent suivis de guérisons étonnantes. Si l'on songe à toutes les faveurs obtenues par ceux qui gravissent la petite montagne mariale, pêcheurs ramenés, malades arrachés à la mort, foi et vertus entretenues et renouvelées, on pensera que l'histoire locale doit retenir le nom du saint homme qui a rouvert sur Fribourg cette source de grâces.

Un détail achèverait la restauration matérielle de Bourguillon. Il faudrait enlever l'autel baroque qui enferme la Madone dans son armoire, rouvrir la fenêtre en ogive qu'il masque, rétablir l'ancien vitrail qui est, dit-on, au

musée de Bâle. La Madone est à la juste place. Le jour diapré de la verrière, venant par le dos, voilerait la statue miraculeuse, mais grossière, sculptée par le lépreux, et lutterait avec la lumière dorée des bougies nimbant les visages de la Mère et de l'Enfant.

Dans cet échange de feux naturel et liturgique, nous nous représentons très bien M. Aloïs Comte, lui qui, le col penché, levant les yeux, avançant les mains en un geste tout doux d'accueil, semble descendu vif d'un vitrail du XIII^{me} siècle.

(A suivre)

P.S. A la page 106 du dernier numéro des Annales, à la note 1, on a imprimé par erreur, à l'imparfait, ce que j'avais écrit au présent. C'est à propos de la ferme de l'Hôpital, *qui est toujours debout*. La note doit être rectifiée comme suit:

« De la ferme abandonnée deux bâtiments se *dressent encore*: l'habitation carrée, aux fenêtres nombreuses, avec son balcon de bois brun sur le côté occidental et la croix à l'un des sommets du toit; (*elle est à gauche derrière la villa*); et une dépendance à demi restaurée, *située à côté de la villa*, également à la gauche de l'observateur. »

S. B.